

LE RAT DES VILLES *ET* LE RAT DES CHAMPS

5^{ème} et dernier épisode

Virée en littérature prolétarienne
avec **Henry Poulaille** et **Émile Guillaumin**

Jean-Jacques GUÉANT



Émile Guillaumin

Article extrait de la revue La Grappe
n°99 – décembre 2019
<https://RevueLaGrappe.fr>

Épisodes publiés par La Grappe depuis 2016

Épisode N°1 : *Lorsque le peuple s'empare de l'écriture* (Grappe n°92) - 2016 -

Présentation de deux écrivains majeurs de cette tradition littéraire : **Henry Poulaille**, l'ouvrier parisien, et **Émile Guillaumin**, le paysan de l'Allier, qui ont fini par se rencontrer un beau jour de 1925 à Paris et joindre leurs forces pour cette nouvelle littérature.

Épisode N°2 : *L'un laboure* (Grappe n°93) - 2016 -

C'est le rat des champs : **Émile Guillaumin** perdu dans les collines du Bourbonnais, vivant sur les trois hectares de sa ferme avec un cheval et trois vaches. Il écrit le plus cinglant réquisitoire contre la condition faite aux métayers : *La vie d'un simple* en 1904.

Épisode N°3 : *L'autre galope* (Grappe n°94) - 2017 -

C'est le rat des villes : **Henry Poulaille** le parisien marqué par la mort de son père charpentier sur un chantier... Affamé de lectures, il anime revues, lance pétitions et manifestes avec le *Nouvel âge*, publie *Les Damnés de la terre* en 1935.

Épisode N°4 : *"Henry Poulaille et la littérature prolétarienne"* (Grappe n°96) - 2018 -

Grâce à **Philippe Monneveux**, fidèle lecteur et contributeur de la revue, vivant en Amérique du sud, nous avons publié en exclusivité son surprenant et précieux témoignage personnel qui s'achève par une question : *Qui connaît Henry Poulaille aujourd'hui ?* et par la réflexion d'**Albert Camus** en 1960 :

"Je crois que les travailleurs peuvent rendre à la littérature d'aujourd'hui quelque chose qu'elle semble, dans sa plus grande partie, avoir perdu".

5^{ème} et dernier épisode

Souvenirs d'une excursion en littérature prolétarienne

Parvenu au terme de notre *virée en littérature prolétarienne* je rends grâce pour commencer à notre cher *La Fontaine* qui m'a permis de piquer votre curiosité en vous invitant à rencontrer deux fameux rats :

Poulaille et Guillaumin pour un festin littéraire que vous méconnaissiez probablement.

Je souhaite à présent boucler sans prétention cette rapide excursion en voulant vous faire partager les plaisirs rencontrés au fil de cette exploration et ses différentes étapes.

Qui dit excursion ou virée, implique quelques bagages ou préparatifs qui en conditionnent le trajet. **Voici donc en quatre parties** et au gré de mes souvenirs, les pistes des auteurs qui m'ont conduit à cette proposition :

- Partie 1 - Un guide très sûr : ***Michel Ragon***
- Partie 2 - Un guide à éviter : ***Jean-Paul Sartre***
- Partie 3 - Autour d'***Albert Camus***
- Partie 4 - Festoyer avec ***Poulaille et Guillaumin***

1 - Un guide très sûr : *Michel Ragon*

Croyez-moi, sans Michel Ragon je n'aurais jamais rencontré la littérature prolétarienne. Tombé par hasard sur l'œuvre de Marguerite Audoux, ou de Louis Guilloux, j'ai cherché à en savoir davantage sur ces auteurs autodidactes que les classiques manuels de littérature ne citent jamais.

J'ai naïvement scruté les index des grands dictionnaires de littérature française comme le *Couty*, et même les sept volumes du grand dictionnaire des auteurs, l'incontournable *Laffont-Bompiani*.

En vain, jusqu'au jour où... Ragon est venu à ma rencontre et m'a permis de comprendre pourquoi en posant la question de la littérature prolétarienne.

Littérature de seconde zone ou littérature marginale ?

Pendant des décennies la question est invariablement posée par *Michel Ragon* écrivain autodidacte né en 1924. Sa manière de poser la question est proche de la question de l'historien *Pascal Blanchard* remarquant depuis trente ans que sur les 3000 musées de France, il existe plus de dix musées consacrés aux *Sabots*, et, par hasard, pas un seul à *l'Histoire coloniale...?*

En 1974 la question de Michel Ragon est la suivante : *êtes-vous intéressés par une littérature d'expression populaire toulousaine, basque, croate ou kalmoute ?*

Eh bien pas de problème si vous répondez par l'affirmative : de solides bibliographies vous attendent et vous aideront à entrer dans leur compréhension. Et si vous êtes intéressé par *une littérature d'expression populaire française ?*

Eh non ! Hélas... répond Ragon, vous ne trouverez rien ! Sinon une littérature de colportage, assure-t-il pour enfoncer le clou du rien !

Ainsi, après guerre, constatant les difficultés à sauver les livres épuisés, soldés, pilonnés des écrivains d'expression populaire, Michel Ragon rédige deux grandes anthologies : *L'anthologie des Écrivains du Peuple* et *L'Ouvrier dans la littérature française* **qui ne trouveront jamais d'éditeur...**

Il persévère et publie une *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française* en 1974, puis en 1986 avec une version augmentée.

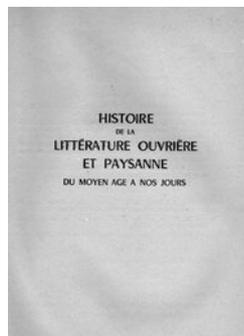
Le cri d'alarme que lance Michel Ragon devenu historien n'est pas feint. L'autodidacte a sacrifié des années de sa vie, comme Henry Poulaille et d'autres écrivains de l'ombre, pour faire reconnaître l'existence d'une littérature authentique, et à l'issue de 330 pages denses, parfois touffues, il lance plus qu'amère : *Bon, ne nous vexons pas, nous allons écrire une Histoire de la Littérature de Seconde Zone ! ...*

Il ajoute : *Nous n'avons jamais prétendu être de Première Zone. La première zone depuis toujours est réservée à la classe dominante...*

Les derniers mots de son introduction sont sans appel :

Cette Histoire doit être reçue comme l'histoire d'une littérature oubliée aussitôt qu'elle apparaît, d'une littérature méprisée... d'une littérature étrangement condamnée, aussi bien par les systèmes capitalistes que socialistes, à demeurer marginale.

L'amertume de Michel Ragon est donc immense. Elle est certainement à la hauteur de l'ambition qu'il a nourrie dès 1947 en publiant son premier livre : *Les Écrivains du peuple*. Son éditeur faisant alors naufrage, il "ramasse les débris épars" et publie en **1953** une *Histoire de la littérature ouvrière et paysanne - du moyen-âge à nos jours* - préfacée par l'historien Édouard Dolléans.



Au final son bilan est sévère : il aura publié en **quarante ans** (1947-1986) **quatre versions** de ce qui fut son premier livre pour raconter, faire connaître une littérature... passée à la trappe de l'oubli.

Tragique de la littérature prolétarienne...

Derrière l'amertume de l'historien autodidacte se devine le grand reproche adressé à l'indifférence, la négligence du monde des éditeurs, des milieux littéraires qui façonnent le champ littéraire français.

Une indifférence qui n'est pas nouvelle certes, dont il accuse le coup après bien d'autres avant lui. Mais à la longue, l'autodidacte souvent dépourvu de réel capital social - comme on dit aujourd'hui - s'use, se fatigue... d'où le caractère inachevé, « **fatigué** » de maintes œuvres d'expression populaire.

Michel Ragon désigne sans ambiguïté le stigmate de la fatigue devant l'épreuve des comités de lecture et des circuits des maisons d'éditions.

En réaction il veut que son livre d'histoire soit reçu comme l'histoire d'une **littérature inconnue**, remarquant au passage l'exotisme facile d'un certain d'un *J.P. Sartre* qui loue la poésie des Noirs américains et regrette l'absence d'une poésie ouvrière française.

2 - Un guide à éviter : Jean-Paul Sartre

Dans son essai : *Qu'est-ce que la littérature ?* Sartre dresse au lendemain de la guerre -1948- une époustouflante et surplombante tour de contrôle du champ littéraire français ! Avec le talent qu'on lui connaît il nourrit l'ambition de fourbir des analyses critiques de la littérature française depuis le Moyen Âge¹ (comme Michel Ragon !).

Jean-Paul Sartre
*Qu'est-ce que
la littérature ?*



folioessais

1 L'ouvrage a été traduit en anglais, en japonais, en allemand, en espagnol, en turc. Il a été abondamment lu et commenté dans les années qui ont suivi sa publication.

Armé tel un radiologue, d'un appareil critique marxiste éprouvé, il scrute les auteurs et les œuvres de chaque siècle. Parcourant le moyen-âge, sautant d'un siècle à l'autre, il termine par un *tableau de la littérature contemporaine*. Il énonce son fameux constat *nous sommes les écrivains les plus bourgeois du monde* et distingue au XX^{ème} siècle **trois** générations d'écrivains : **avant** la guerre de 1914, **après** 1918 avec de nombreuses pages consacrées au **mouvement surréaliste**² et à la littérature **radicale-socialiste**³, et enfin une analyse des œuvres des écrivains de sa génération qui se posent la question : "Pour qui écrire ?"

Réponse de Sartre :

Il ne faut pas hésiter à dire que le sort de la littérature est lié à celui de la classe ouvrière... Notre rôle est tracé, en tant que la littérature est négativité, elle contestera l'aliénation du travail.

Par conséquent c'est le critère d'**engagement** de l'œuvre littéraire, de l'écrivain, qui compte aux yeux du philosophe. Il constate néanmoins une sérieuse difficulté : il y a *l'écran communiste*, écrit-il, entre l'écrivain et le prolétariat corseté par un parti unique, encerclé par une propagande qui l'isole. Une seule voie d'accès, étroite, le PC ? Non répond Sartre nous n'irons pas rejoindre les chiens de garde du P.C. Suit une longue analyse sur le parti stalinien et la Russie soviétique qui ont détourné les forces d'une révolution sociale mondiale au profit d'une *révolution en hivernage*. Devant ces impasses et les incertitudes du moment (nous sommes en 1948) sa conclusion est pessimiste : *"le monde peut fort bien se passer de la littérature. Mais il peut se passer de l'homme encore mieux"*.

À cet instant *Michel Ragon et Jean-Paul Sartre* convergent sans doute sur la question du prolétariat, de la classe dite d'oppression, dans la perspective de son mouvement d'émancipation historique. Mais là s'arrête leur point commun.

Dans l'introduction de son livre d'histoire, Ragon cite Sartre à trois reprises pour émettre des réserves avec *le professeur Sartre*, comme il

2 "Des jeunes bourgeois déclassés vers le haut (...) divorcés d'un public ouvrier après avoir tendu la main au parti communiste". Sartre conclut sèchement que le surréalisme est entré dans une période de repli : après avoir voulu rompre les digues entre subjectif et objectif, il n'a aucun lecteur dans le prolétariat tout en voulant faire la révolution aux côtés du prolétariat et en tendant la main avec le parti communiste...

3 C'est à dire une littérature de la classe moyenne, d'universitaires, tous appuyés sur un humanisme laïque de bon aloi, comme Alain, Durkheim, Brunschweig...

l'écrit avec ironie, avec la méfiance d'un autodidacte habitué à détecter les donneurs de leçons ou les jugements universitaires.

Une victime de Jean-Paul Sartre : *Pierre Hamp écrivain autodidacte.*

C'est une conséquence des jugements hâtifs, tranchés que Sartre distribue sans nuances au long de son essai. A un moment donné l'essayiste veut montrer la gratuité de l'œuvre littéraire, qui, comme l'œuvre d'art, est une image de la liberté dans une société de production : il constate alors le paradoxe de son époque où jamais le travail n'a manifesté avec plus de puissance sa productivité et jamais ses produits et sa signification n'ont été plus totalement escamotés aux travailleurs... il souhaite donc une littérature montrant *aux hommes de ce temps leurs travaux et leurs jours*.

Mais le "professeur Sartre" ne peut s'empêcher de porter un jugement à la fois cruel et définitif à l'égard de l'écrivain Pierre Hamp :

*Il ne s'agit pas, bien entendu, de renouer le fil de cette assommante littérature du travail dont **Pierre Hamp** a été le plus néfaste et le plus soporifique représentant.*

Une telle exécution, encore de nos jours, laisse pantois. Le pouvoir de *la classe des intellectuels* n'est pas un vain mot en 1947 ! C'est celui de la parole instruite et dominatrice qui délivre brevets et certificats de bonne "littérature du travail", à l'appui d'une vaste fresque de la littérature contemporaine que le professeur Sartre esquisse d'une main assurée.

Un oubli incompréhensible et stupéfiant

Résumons l'affaire déjà abordée dans le n°91 de *La Grappe* il y a dix ans. **Henri Bourillon** (1876-1962) sous le pseudonyme de Pierre Hamp, est un autodidacte - fils de cuisinier et de couturière, apprenti pâtissier, cuisinier en France et Angleterre - qui ne cesse d'interroger, d'explorer son entourage social. Il fréquente les universités populaires, devient *employé aux écritures* à la Compagnie des Chemins de Fer du Nord, puis écrivain ouvrier autodidacte, et il se transforme en *enquêteur engagé* du monde du travail jusqu'à la fin de ses jours.

Par la vertu de ses incessants rebonds au sein de la « grande pyramide sociale » (chef de gare, inspecteur du travail, journaliste, conférencier, écrivain, directeur d'apprentissage à Gnome et Rhône, Inspecteur de la sécurité dans les Travaux Publics...) son itinéraire est celui d'un écrivain reconnu entre les deux guerres, original et prolifique.

Auteur d'une quarantaine d'ouvrages (la majorité éditée par la prestigieuse collection NRF de Gallimard !), il veut décrire ce qu'il appelle *la peine des hommes*. Obsédé par la détresse des hommes au travail il a un rêve qui oriente sa vie : *Qui dira pour nous le grand poème du travail ?*

En dépit, ou à cause, d'une telle œuvre d'écrivain autodidacte, Pierre Hamp entre, après la dernière guerre, dans le long tunnel de l'oubli qui se prolonge aujourd'hui. Claudel et Gallimard n'y sont pas pour rien, mais Sartre s'occupera de son "exécution" en récusant toute reconnaissance à une *littérature du travail* écrite par... un travailleur autodidacte !

Pourquoi une telle condamnation ? Sartre proclame *Nous sommes les écrivains français les plus bourgeois du monde*, puis théorise l'engagement littéraire de l'écrivain selon sa conception : le héros prolétaire a une liberté, non pas de sortir du prolétariat, mais de se choisir : ***résigné ou révolutionnaire***. Par conséquent l'écrivain engagé est sommé de choisir son camp : écrire pour ou contre le prolétariat.

Or parmi les personnages mis en scène par Pierre Hamp dans ses livres, un grand nombre sont des prolétaires, des hommes, des femmes courbés, mais qui ne sont pas révolutionnaires au sens de Sartre ; loin d'être résignés, ils montrent la noblesse de leur métier, luttent pour la survie et sortir de la détresse. De fait c'est une littérature du travail trop éloignée du combat politique qui fait entrer Pierre Hamp et sa *Peine des Hommes* en disgrâce aux yeux de Sartre.

Enfin en 1980 Ragon le répète lors d'une préface d'une réédition du « Rail » de Pierre Hamp : *L'oubli de l'œuvre de Pierre Hamp est absolument stupéfiant.*

Aimable transition : dans son essai « Qu'est-ce que la littérature » le "guide" Sartre nous propose une aimable transition dans la dernière note de son dernier chapitre consacré à la "Situation de l'écrivain en 1947". Il oriente le lecteur vers les écrits de *Camus* en citant son dernier livre :

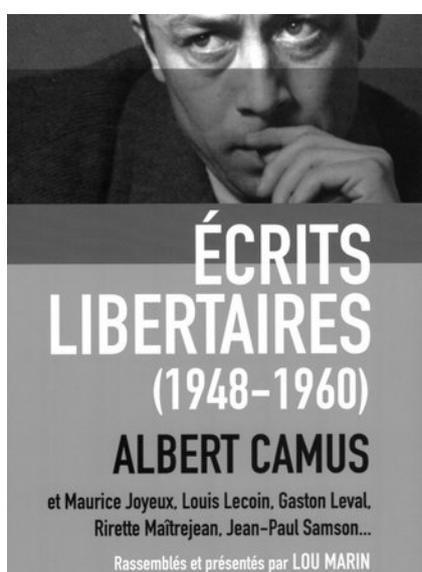
La Peste de Camus, qui vient de paraître, me semble un bon exemple de ce mouvement unificateur qui fond dans l'unité organique d'un seul mythe une pluralité de thèmes critiques et constructeurs.

Qui se doutait en 1947 que cette bienveillante introduction à l'une des œuvres clefs de Camus, pourrait faire place, cinq années plus tard, à l'une des plus célèbres polémiques littéraires de l'après-guerre ?

3 - Autour d'Albert Camus et de la littérature prolétarienne

C'est **Philippe Monneveux** qui a attiré notre attention avec une citation d'Albert Camus tirée de la revue : *La Révolution prolétarienne* (cf: La Grappe n°96) et qui a éclairé nos recherches.

Nous avons fini par retrouver trace de l'article de Camus sur le Net avec *Écrits libertaires (1948-1960)* d'Albert Camus, parus en 2008, et de nouveau rassemblés et édités par *Lou Marin* aux Indigène Éditions en **2016**.



Dans sa préface *Lou Marin* signale que *le livre a été conçu avec la généreuse complicité de Catherine Camus*⁴, et avertit qu'il traite des débats que Camus eut avec les libertaires. Des débats que les libertaires eurent aussi dans leur presse, tous témoignant d'approches différentes et non négligeables, mais tous en soutien du philosophe contre les attaques reçues dans les années 1950 et après sa mort.

Il rappelle que la revue en question a été créée en **1925 par Pierre Monatte**, paraissant mensuellement pendant la guerre froide et ayant 1400 abonnés lorsque Camus y a écrit.

C'est donc une revue chargée d'histoire que Camus ne choisit pas au hasard. Dès **1951** il y écrit son soutien à la cause des républicains espagnols (admirateur de Simone Veil, il propose au passage de faire publier sa lettre à Bernanos) puis ayant rencontré la tradition libertaire par l'entremise de fortes amitiés avec les typographes, correcteurs du journal *Paris soir*, il organise des rencontres avec notamment Pierre Monatte, Georges Navel...

Il débat à la bourse du travail avec les travailleurs du livre qu'il a déjà fréquenté *sur le marbre* au journal *Combat* pendant la résistance.

4 Certains sites du Net affirment que ces écrits sont parus « avec le soutien de la fille de l'auteur, Catherine Camus qui autorisa la publication des articles et interventions de son père rassemblés dans cet ouvrage ».

1951 - 1953 un symptôme nommé "Galapagos"

A l'occasion de la publication de *l'Homme révolté* de Camus en 1951 on constate le rude contexte de la vie littéraire française où se déroule une sourde guerre culturelle.

C'est en effet une époque clivée, dont on imagine mal les oppositions aussi frontales. Sous la tutelle d'une guerre dite « froide » le domaine littéraire n'échappe pas à la violence des oppositions qui traversent la société française.

Un exemple éclairant, le cas *Ceslaw Milosz* : l'écrivain polonais, futur prix Nobel de littérature, demande l'asile politique de la France en 1951 et l'obtient, mais suspect politique il reçoit un accueil glacial. Il installe sa petite famille à Brie-Comte-Robert, puis à Montgeron. Il vit pauvrement, va à Paris aux réunions de la revue *Kultura* (des émigrés polonais) avec un autocar bringuebalant ⁵. Il note dans son *Abécédaire* paru en 2004 (Ed. Fayard) :

Brie représente pour moi une période de grandes souffrances intérieures et d'un pénible combat... Brie fut une période particulièrement pénible que je n'aime pas évoquer. C'était aussi l'époque du stalinisme en Pologne, ce qui veut dire qu'à mon désespoir s'ajoutait l'isolement.

Les émigrés polonais le reçoivent avec méfiance, tandis que son livre *La Pensée captive* publié en 1953, qui dissèque le langage totalitaire en URSS et l'imposture du matérialisme dialectique, lui assure un début de renommée européenne. Sa réception en France est difficile, plus ou moins boycotté, alors que Gallimard l'édite avec un autre écrivain philosophe, un allié qu'il admire : Albert Camus.

Milosz suit avec stupéfaction la fameuse polémique qui oppose Sartre à Camus après la sortie de *L'homme révolté*. Attisé par les débats radiophoniques, le pugilat intellectuel s'installe et rameute les normaliens de l'intelligentsia française... Raymond Aron s'y collera peu après et publiera *L'opium des intellectuels* en 1955.

Milosz qui avait fui l'imposture totalitaire de son pays, est consterné par le conformisme marxisant à son arrivée en France : *l'ignoble campagne que Sartre lança dans les Temps Modernes coïncida avec ma rupture avec*

⁵ Ceslaw Milosz, *Abécédaire*, Ed. Fayard : *J'avais juste de quoi payer mes allers retours à Paris en car et m'offrir un verre de vin... A force de monter chaque jour des seaux de charbon de la cave, j'étais physiquement en forme...*

Varsovie en 1951, et qu'un écrivain comme Camus doive s'inscrire dans la ligne « anti-impérialiste » autrement dit, anti-américaine, et pro-soviétique, l'indigne.

Il ajoute : *C'est alors que Sartre écrit à propos de Camus : « Si tu n'aimes pas le communisme ni le capitalisme, alors je ne vois qu'un endroit pour toi, les îles Galapagos.*

Il ajoute encore que la normalienne Simone de Beauvoir ne tarda pas à rejoindre Sartre : *je ne lui pardonnerais pas sa lâcheté dans la chasse à l'homme que Sartre et elle avaient orchestrée contre Camus.* S'il reconnaît qu'elle est la plus audible des voix féministes, dans son roman *les Mandarins*, il lui reproche son aveuglement doctrinaire et surtout le discrédit qu'elle lui porte par des commérages sur sa vie privée... Il conclut sommairement : *Une horrible bonne femme.*

En vérité il n'est pas simple en 1952 ou 1953 de se tenir à distance à la fois des soviets et des dictatures d'Europe ! (Franco et autres). On risque sans cesse d'être "déporté" symboliquement vers les **Galapagos**... !

Dans ce contexte "glacé" Milosz n'insistera pas. Lassé de monter des seaux de charbon depuis sa cave pour chauffer sa famille, il demandera l'asile aux USA et quittera la France dès 1960. Il recevra le prix Nobel de littérature en 1981.



Photographie de Dominique Laronde – Équateur

La littérature prolétarienne

C'est donc dans ce contexte de l'année 1953 que Camus est sollicité par Maurice Lime⁶ pour répondre à la question dans un article de *La Révolution prolétarienne* qui paraîtra dans le n°447 de février 1960.

On apprend à cette occasion qu'il s'agit d'une lettre datée du **8 août 1953** publié, après un contretemps, en 1960, soit quelques semaines après le décès de Camus (4 janvier 1960). Il répond à la demande faite par Maurice Lime pour sa revue *Après l'boulot* qu'il anime alors.

6 Maurice Lime 1905-1998, ouvrier pendant vingt ans, militant communiste, syndicaliste, puis exclu du PC, Doriotiste, correcteur d'imprimerie, écrivain.

La lettre de Camus commence ainsi :

Si vous pensez que ma lettre mérite quelques développements, je vais les tenter ici. Mais il faut d'abord que je vous répète ce que je vous ai déjà dit : je ne suis pas sûr d'avoir raison et, de plus, je me sens en infériorité devant votre entreprise. Quand des hommes qui passent leur journée dans un atelier ou une usine prennent sur leurs loisirs pour tenter de s'exprimer dans une revue, ce n'est pas à celui qui jouit d'une large liberté, pour écrire et travailler, à venir faire la petite bouche et donner des avis...

Le ton est donné, la lettre de Camus est chaleureuse, comme beaucoup d'autres écrits que l'écrivain accepte de faire publier dans la revue. Sans fausse humilité, il commence par s'excuser d'avoir écrit *au courant de la plume*, confusément ce qu'il pense, avec le risque de se tromper, car il n'est pas sûr d'avoir raison.

"Je ne crois pas à une littérature ouvrière spécifique..."

Les tâtonnements, les répétitions de l'écrivain à la recherche des mots justes, des mots qui veulent atteindre ses futurs lecteurs sans surplomber leur expérience vécue, sont d'une sincérité réelle, qui frappe toujours aujourd'hui à leur lecture. Camus veut s'appuyer sur une camaraderie qu'il connaît et entretient. Il veut écrire le plus simplement possible, mais sans jamais rabaisser l'enjeu crucial, vital, que constitue la littérature pour celles et ceux qui ont la prétention d'écrire *Après l'boulot*.

C'est une belle et longue lettre qui condense la pensée en marche du philosophe. Au cœur de ses tâtonnements, la poursuite d'un *point sublime*, si l'on ose dire, le lieu, ou plutôt **le lien commun où artistes et travailleurs peuvent se rejoindre...**

Il le dit sans détour : il y a un sommet de l'art, c'est d'*écrire pour tous*, si loin que nous soyons de ce sommet. Par un double mouvement il nous faut approcher de cette limite : *il n'y aura plus d'artistes d'un côté et des ouvriers de l'autre, mais une seule classe de créateurs dans tous les sens du mot...*

Après l'boulot, ligne de démarcation ?

Camus croit à la *grande littérature* et prévient franchement les ouvriers tentés d'écrire *Après l'boulot*. Il s'explique en présentant un binôme exemplaire de ce qu'il appelle la grande littérature russe qui lui tient à cœur : **Maxime Gorki** et **Léon Tolstoï**. L'un représente exactement la littérature ouvrière (*Gorki* fils d'ouvrier, écrivain autodidacte, rejeté par

Lénine, récupéré par Staline), et l'autre grand seigneur terrien qui écrit avec et pour le peuple (*Tolstoï*). Voilà l'équilibre idéal aux yeux de Camus. Si l'équilibre est rompu, on glisse alors soit vers la vulgarisation bourgeoise, la préciosité ou la dérision, voire ce que Tolstoï appelle le journalisme coupé en tranches. Soit on se satisfait d'une littérature qui part de la vérité du travail, mais qui peut générer l'ennui d'une revue somnifère, par manque d'humour et surtout par l'absence de "ton", celui qui suscite l'émotion véritable du lecteur.

Camus voit bien l'énorme fossé, pour ne pas dire l'abîme, à franchir pour un travailleur qui a le fou désir d'écrire "après le boulot", le désir de lutter par l'écriture sans maîtriser *les moyens de l'art et de la réflexion*.

Mais parce que le travailleur est porteur à sa manière d'une vérité inhérente à sa classe sociale, il peut approcher *ce qu'il y a de plus grand dans le cœur de l'homme*, il peut avoir la tentation artiste de créer :

.... de parler pour tous, d'une vérité que la littérature bourgeoise presque entièrement a perdu, et que le monde des travailleurs garde presque intacte à mon sens.

Un message vibrant...

Comme s'il anticipait son futur discours du prix Nobel, Camus achève sa lettre en mettant l'accent sur les mots qu'il reprendra plus tard à Oslo (1957). Il insiste sur cette vérité qu'il y a *entre le travailleur et l'artiste une solidarité essentielle et que, pourtant ils sont aujourd'hui désespérément séparés*.

Sa lettre est un vibrant message aux travailleurs pour les encourager à vivre, à écrire "après le boulot", bien qu'ils vivent au quotidien la séparation du travail et de la culture : *une séparation entretenue par les tyrannies comme par les démocraties d'argent pour régner...*

A Oslo devant "un monde menacé de désintégration" il clamera vouloir ***réconcilier à nouveau travail et culture et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance***. Il n'hésitera pas à les inviter à *un art de vivre par temps de catastrophe*.

De retour à Paris après Oslo, Camus est invité à la Bourse du travail devant 200 travailleurs du Livre. Il y réaffirme son refus d'une ligne de démarcation qui sépare la culture et le travail : *On écrit pour être lu, la communication, la solidarité avec la société humaine sont nécessaires ; donc il faut s'adresser au plus grand nombre, sans cesser pour cela de viser à l'œuvre d'art*.

La littérature prolétarienne : quézaco ?

Littérature prolétarienne

L'appellation a pris naissance en Russie entre 1917 et 1925 avec la tentative avortée des Proletkuls (culture du prolétariat) qui invitaient les écrivains à fonder cette littérature afin de produire des compositions traitant de la vie du prolétariat. En France l'écrivain militant **Victor Serge** fait connaître l'événement tout en le critiquant. A son tour l'écrivain communiste **Henri Barbusse** utilise l'appellation pour lancer *une grande enquête en 1928* qui déclenche le débat littéraire. Dans la foulée **Henry Poulaille** lui consacre son *manifeste de 1930* comme une introduction au *Nouvel âge littéraire*. L'appellation *Littérature prolétarienne* se propage alors en France.

Ou bien : *Littérature d'expression populaire ?*

Michel Ragon a cherché à se dégager de l'appellation historique marquée depuis 1925, et surtout par la guerre dite « Froide » après 1945. Il préfère et propose une histoire de la *Littérature d'expression populaire*, sous-titre de son grand livre de référence en 1974.

Toutefois l'appellation *Littérature prolétarienne* perdure avec **Albert Camus** on l'a vu, au même titre que la "*Revue Prolétarienne*" née en 1925 avec Pierre Monatte, bientôt centenaire qui en est à son n°806 en 2019. D'autre part des chercheurs et des universitaires continuent de publier en France et en Belgique des études et thèses dont les titres se réfèrent directement à cette formule, parce que imposée et consacrée par l'usage.

D'autres chercheurs estiment encore que cette **appellation est dénuée de définition**, parce que l'adjectif prolétarien n'apporte qu'une coloration marxiste douteuse, la plupart des défenseurs de ce courant ne se réclamant pas de Marx.

Il reste à leurs yeux un mouvement littéraire variable et mouvant qui permet une "**prise d'écriture**" d'auteurs d'origine sociale modeste ou populaire, et qui donne voie singulière à leur désir d'émancipation.

En définitive **définir ce mouvement littéraire** reviendrait à prendre position dans les débats dont l'urgence et l'intérêt historique ne cessent d'agiter jusqu'à ce jour les enjeux littéraires de tradition nationale et internationale.

4 – Festoyer avec Poulaille et Guillaumin *et des écrivains d'expression populaire*

*Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.* (La fontaine, *Le rat des villes et le rat des champs*)

Pour vous intéresser à cette littérature prolétarienne méconnue, j'ai voulu vous embarquer dans une virée conviviale, en compagnie d'auteurs qui valent le détour.

Bien sûr, mes deux compères "*rats*" forment un duo attachant si l'on désire les caractériser sommairement. A ma manière, ce sont mes têtes de gondoles si je puis dire ! et il y a tant à dire... le tunnel de l'oubli est si rempli, et pas seulement de *Pierre Hamp* déjà cité.

*Un ouvrier, un paysan
s'emparent de l'écriture...*

Henry Poulaille *l'ouvrier autodidacte*

Tel que nous l'avons "croqué" dans *La Grappe* (n°94) comme "*Rat des villes*", c'est un immense défricheur, un passeur exceptionnel.

Il a puissamment contribué à l'éclosion de cette littérature naissante, car il faut redire le télescopage des avants-gardes de son époque : révolution communiste, insurrection surréaliste, profusion des libelles, manifestes et excommunications, et au surplus considérer la fameuse *guerre culturelle* des années 1920 et 1930 qui mobilise tous les grands écrivains. Comment alors oser écrire dans la mêlée des propagandes, sous les ombres tutélaires de Barbusse, Nizan, Breton, Gide ou Aragon ?

"**Le Nouvel âge littéraire**" que Poulaille parvient à faire publier en 1930 est sans contredit une manière d'exploit dans ce contexte. Il fait surgir ce *Nouvel âge littéraire* où vont s'exprimer des hommes issus, comme lui, du peuple avec « l'authenticité » de leur regard et de leur témoignage. C'est en France le premier manifeste de cette littérature.

Toutefois il ne faut pas oublier **les écrits romanesques** de Poulaille : *Le pain quotidien* (1931) et *Les damnés de la terre* (1935), tranches de vie d'une famille ouvrière à Paris entre 1906 et 1910, sous forme d'une chronique percutante des luttes sociales avant la guerre de 1914. Fils de charpentier et de canneuse de chaises, les romans de Poulaille n'ont pas trouvé les mêmes appuis que Guillaumin pour les publier et les faire connaître (Octave Mirbeau meurt en 1917).

Bien écrire... ?

quelle lecture littéraire de la littérature prolétarienne ?

A la publication des romans de Poulaille deux écrivains autodidactes lui adressent des reproches. **Tristan Remy**, un de ses premiers compagnons, réproche *son idéologie jalousement apolitique* - il n'ose pas dire ses idées anarchistes - et le second **Jean Ghéhenno** lui reproche *son indifférence pour ce qui est du bien écrire car il ne suffit pas d'être un écrivain prolétarien pour être un bon écrivain*⁷.

Il est vrai que ces deux écrivains issus du peuple ont déjà une autorité dans l'institution littéraire : Remy collabore à la revue "*Monde*" de Barbusse et Ghéhenno dirige la publication de la grande revue de référence d'alors : "*Europe*". Ils expriment leur opinion critique tels des écrivains assurés et écoutés.

Mais qu'est-ce que le bien écrire ?

La question, on l'a compris, propulse sur les pentes vertigineuses de l'histoire de l'écriture, de la linguistique, ou de la sémiologie !

Sur ces rudes pentes universitaires, *Paul Aron*⁸ professeur en littérature nous propose des pistes et des modèles éclairants.

Il remarque d'abord que ***le débat sur l'écriture*** est au centre des positions des défenseurs de la littérature prolétarienne, ce qui leur permet de prendre position dans ***le champ littéraire*** du moment.



Henty Poulaille en 1947 - Photo collection Michel Ragon

⁷ *La revue Europe et les romans français de l'entre-deux-guerres (1923-1939)*, Philippe Niogret, L'Harmattan, 2004, page 246.

⁸ *La littérature prolétarienne en Belgique francophone depuis 1900*, Paul Aron, Ed. Labor, 1995, p173.

Mais à quel prix ? car ces autodidactes se débattent avec les difficultés du métier d'écrivain.

Les revues et journaux leur sont plus accessibles que les romans, des œuvres longues qui trouvent difficilement acquéreur selon Paul Aron :

"les collections dirigées par Poulaille seront sans lendemain".

Dans ce champ littéraire agité Poulaille veut faire entendre la voix du peuple -prolongeant celle de Péguy- sans s'embarrasser des codes littéraires des professionnels de l'écriture. Il l'avoue sans ambages.

Il privilégie l'**authenticité** du récit, la transmission d'une expérience à la fois vécue par un individu et par le groupe dont il est issu.

Mais justement l'authenticité appelle l'autobiographie qui est le premier **code littéraire** auquel se mesurent ces écrivains. Et dans le récit véridique comment *parler de soi* ? D'où la peine des auteurs prolétariens à achever une œuvre telle que le roman et de créer un intérêt romanesque pour le lecteur.

Par leur volonté de trouver **un chemin d'émancipation avec une prise d'écriture** sans en maîtriser les codes, ils s'exposent au risque d'être déchiré entre deux langues : la populaire par attachement, et l'académique pour la publication. C'est très souvent une contradiction insoluble devant la nécessité d'embourgeoiser sa langue pour écrire, et le danger de l'embourgeoisement.

Ainsi les reproches faits aux romans de Poulaille visent ses « tranches de vie » autobiographiques, dépourvues d'intrigue, avec la transcription phonétique de certains dialogues. La description par Poulaille de la misère dans laquelle vivent les ouvriers sombrant dans l'alcoolisme, appelle également les critiques communistes, notamment de *Nizan*, pour qui l'important n'est pas que la littérature soit "prolétarienne" mais qu'elle soit "révolutionnaire".

Plus généralement le groupe des écrivains dits de l'école prolétarienne entourant Poulaille s'écartent, selon Paul Aron, de **deux modèles d'écriture**:

- **le code naturaliste** et son modèle de mise en texte (les descriptions) en laissant "aux bourgeois" les grands mots, les phrases entortillées, et en préférant écrire simplement, dire la vérité ouvrière : bref ne pas tomber dans le *zolisme* (*les mineurs de Zola utilisent souvent l'imparfait du subjonctif*).

- *le code de l'art militant* : c'est à dire le réalisme socialiste tel qu'il se présente dès le congrès de Kharkov (1930), où Aragon participe en qualité d'auteur prolétarien. La nouvelle esthétique rejette la littérature d'évasion, définit le roman comme une fiction appliquée à la réalité, et promeut des héros positifs qui donnent un espoir aux prolétaires selon une vision marxiste du monde.

Ni "zolisme" ni art militant

Aucun des modèles n'attirent les narrateurs du groupe de Poulaille.

"Ils veulent éviter de tomber soit dans le documentaire, soit dans la fiction pure : en refusant de prendre position ils délaissent par conséquent le champ littéraire, car vivant intensément l'histoire littéraire elle-même" ⁹.

Émile Guillaumin *le paysan autodidacte*

Notre "*Rat des champs*" croqué dans *La Grappe* (n°93), est le plus discret des laboureurs, un paysan qui parle cependant et qui écrit alors que les paysans parlent peu et n'écrivent guère.

Michel Ragon le rappelle dans son histoire de la littérature d'expression populaire et ajoute que les **romans paysans** abondent mais que le gros de la littérature paysanne est surtout fait par des instituteurs. En outre il existe depuis longtemps une littérature *sur* les paysans souvent écrite *par* des notables spécialistes ou des aristocrates.

Qu'est-ce qui distingue le rat des champs du rat des villes ? le paysan de l'ouvrier ?

Georges Navel¹⁰ qui se présente comme *un paysan sans terre* reprend la définition d'Henri Pourrat : « le paysan c'est l'homme du pays, celui qui s'arrête sur un coin de pays pour en tirer le vivre et le couvert ».

Chacun d'entre nous le sait à sa manière : nous avons des ancêtres à la campagne *en prise* avec la terre et le champ. Mais combien d'entre eux sont *en prise* avec l'écriture ? c'est à dire maniant à la fois la plume et la charrue ?

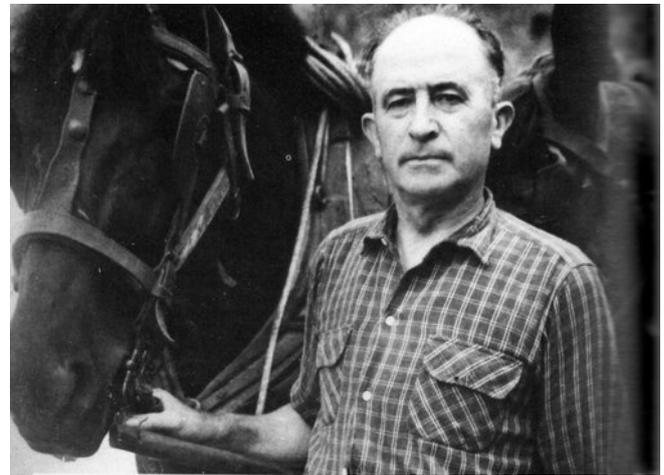
9 Cf : Paul Aron, *ibid*, p191

10 Georges Navel 1904 - 1993, écrivain autodidacte, ajusteur, terrassier, ouvrier agricole, correcteur d'imprimerie à Paris. Auteur de *Travaux* 1945, *Sable et Limon* 1952

Les paysans qui écrivent n'apparaissent qu'au XX^{ème} siècle et remarque Ragon, le premier écrivain paysan est sans doute Guillaumin avec son livre paru en 1899 : *Dialogues bourbonnais*.



Emile Guillaumin à Paris – 1934
Photo collection Michel Ragon



Michel Maurette fermier dans l'Aude - 1955
Photo collection Michel Ragon

Entrons tout de suite dans **l'univers de Guillaumin**.

Il est difficile de faire le tour de cet auteur venu du 19^{ème} siècle jusqu'à nous, dont la résonance traverse tant de strates humaines.

La vie d'un simple Mémoires d'un métayer

C'est la porte d'entrée la plus évidente, celle de son roman de **1904** (*Data BNF : 17 éditions depuis 1904*) dont l'écrivain *J.L. Curtis* préface une de ses rééditions en 1943. Cherchant la clef de la faveur persistante du public à l'égard du roman, il conclut avec la sensibilité d'un passionné de littérature :

"La vie d'un simple" est un véritable "monument, une stèle funéraire où serait gravée l'épithaphe funéraire d'un paysan inconnu".

Plus tard Ragon renchérit : *"sa publication fut un événement à la fois littéraire et sociologique. Pour la première fois, en effet, un paysan accédait à la littérature et consacrait un roman à sa propre culture".*

Précisions :

- **Guillaumin**, passionné très jeune de lecture, commence à faire publier ses poèmes patoisants dans la *Quinzaine bourbonnaise*, des articles dans le *Courrier de l'Allier*. A Cérilly, commune voisine, il retrouve *C.L.Philippe* un fils de sabotier devenu boursier, monté à Paris où *Maurice Barrès* l'aide à obtenir un modeste poste à la Préfecture. *C.L.Philippe* participe à des revues (un des fondateurs de la **NRF** peu avant son brutal décès) se lie d'amitié avec M. Audoux, Gide ou Larbaud, et guide alors Guillaumin à Paris afin de placer le manuscrit de son roman. Soutenu par Octave Mirbeau pour le prix Goncourt il échoue mais *La vie d'un simple* obtient un vif succès.

Comment amener tel livre à tel public qui l'attend ? questionne Ragon d'une manière générale, constatant que le *milieu littéraire est un panier de crabes qui s'entre-dévorent*. Certes Guillaumin a pu éviter les petits éditeurs et les petits tirages, mais il est vite retombé dans l'oubli. Comparé à Poulaille, ce dernier connaît à Paris de semblables errements avant d'oser le labyrinthe des maisons d'édition.

- **Gillaumin et Poulaille nouent une belle coopération** dès 1925 d'où naîtra une fidèle amitié. Le "sage d'Ygrande" reconnaît vite le syndicaliste parisien qui fréquente les journaux engagés, prompt à découvrir des écrivains ouvriers. Il compte sur lui pour approcher éditeurs et imprimeurs, tandis que le jeune Poulaille admire son aîné exilé au fin fond du Bourbonnais. (Cf. leur rencontre : *La Grappe n°92*).

- **Mémoires d'un métayer** : il faut noter que le sous-titre du livre est ignoré des 17 éditions de la *Vie d'un simple*, seules les éditions de 1904 à 1934 mentionnent son réel sous-titre. Quelle explication à cet effacement ? La question reste posée.

Par contre il n'est pas douteux que ce roman constitue le plus cinglant réquisitoire contre la condition faite aux métayers.

Une captivante leçon de sociologie

Dans son blog du 8 mai 2016 *Alain Lipietz*, polytechnicien, économiste et homme politique dit son enthousiasme à la lecture du roman de Guillaumin :

Ce livre de 1903 est la base de ce que nous savons encore de la vie paysanne dans la seconde moitié du XIXe siècle. C'est le livre d'un vrai paysan, mais avant tout d'un vrai écrivain.

La vie d'un simple est non seulement LE livre nécessaire pour qui aime se promener dans la campagne française en comprenant ce qu'il voit et donc d'où il vient (même s'il est d'origine polonaise), mais en plus écrit par un vrai écrivain qui est de plus un vrai paysan. Un métayer de l'Allier plus précisément, ce futur bastion du communisme rural dont Émile Guillaumin jeta les bases en créant un syndicat de métayers. Lui-même, quoique d'inspiration socialiste, n'aura pas d'engagement politique. Maire de Ygrande en 1940, il démissionne pour ne pas servir Vichy.

L'économiste prévient ses lecteurs à propos des **rapports sociaux disparus** avec le métayage, remarquablement illustrés par Guillaumin au fil de son roman. Il les rapporte à notre mémoire ignorante pour comprendre la vie des paysans au 19ème siècle¹¹.

Et Alain Lipietz d'ajouter :

Vous découvrirez un homme aussi clairvoyant que Bourdieu sur les techniques de la domination : le bien ou le mal parler, et surtout l'analphabétisme sont un formidable handicap pour les métayers. Ils savent compter mentalement en se représentant le mouvement des pièces, mais pour faire le compte d'un mois il faudrait additionner des résultats partiels des dimanches de foire, et faute d'écrit, on s'embrouille... et le maître dicte le solde. Et vous apprendrez que pas tout à fait en bas on se livre déjà à de savantes distinctions sociales (qui nous échappent), avec des coups d'audace matrimoniaux pour avancer d'un cran.

L'économiste achève son éloge en abordant le **style** de l'écrivain Guillaumin

Bon, eh bien d'abord, ce n'est pas du Proust, mais c'est le bon style d'un normalien du début du siècle, de ceux qui demain, au nom de tous leurs frères d'armes illettrés, raconteront 14-18. Au moins, ça nous évite les enfantillages grotesques des écrivains parisiens qui veulent « faire paysan ». Surtout - et c'est très émouvant - on le voit progresser comme écrivain de chapitre en chapitre.

Certes, **Guillaumin et Proust** sont de la même génération, ce dernier commençant l'écriture de son grand œuvre en 1907, obtiendra le prix

¹¹ *Vous apprendrez que le métayer n'est pas tout en bas, il a en dessous de lui des domestiques et ouvriers agricoles et des journaliers, il dépend d'un fermier qui n'est pas forcément lui-même le propriétaire foncier... Vous apprendrez que, chez les paysans pauvres, la dote de la fille ne suffit pas pour s'établir, il faut aussi une dote du fils, qui peut se substituer à l'assurance (« rachat ») contre le service militaire dans la répartition entre les fils, et vous apprendrez combien il fallait payer pour dispenser son fils de service militaire, avant que le tirage au sort ait eu lieu, puis après, s'il avait tiré le mauvais numéro, ce qui vous permet une évaluation de la probabilité d'être tiré. Vous découvrirez comment la révolution industrielle et l'expansion économique sous le Second empire et à la Belle époque sont perçues jusqu'au fond du Bourbonnais.*

Goncourt en 1919. Faut-il pour autant comparer leur écriture, leurs progrès ? Leur *capital culturel* hérité ou acquis ? Qu'est-ce que le **bon style d'un normalien** en 1904 ?

Il n'est pas possible bien entendu d'interroger Bourdieu à leur sujet (!) mais on se plaît à imaginer un réel débat autour de notre **champ littéraire contemporain**, peu ou prou en crise, avec pourquoi pas, des auteurs divers, vivants dont le *capital culturel* n'est pas forcément une garantie du *Bien écrire*.

Pionnier du syndicalisme paysan

Enfin Guillaumin fut un des pionniers du syndicalisme paysan en France. Dès 1905 il se joint au *mouvement syndical des métayers* qu'il codirige jusqu'en 1912, rédige presque seul la revue *Le Travailleur rural*, et soutient la *Fédération des travailleurs en terre bourbonnaise* (regroupant ouvriers agricoles, domestiques, journaliers et petits exploitants). Son autorité et son prestige lui permettent de la préserver un temps de "l'action purement révolutionnaire" de la CGT qui toutefois le considère avec respect¹². Plus tard il sera de *La Confédération nationale paysanne* dans l'orbite de la SFIO en 1933, et ne cessera de publier des articles et manifestes pour défendre la cause paysanne.

Poulaille - Guillaumin deux "rats" engagés

Entre les deux guerres nos deux *Rats engagés* lancent toutes leurs forces dans le combat de la littérature prolétarienne, tant du côté des villes que du côté des champs. Pratiquement ils symbolisent ce que Ragon désignent par *les écrivains ouvriers* et *les écrivains paysans*.

Poulaille, le plus jeune, fonce, galope à tout va¹³, publie revue sur revue, fait front à Paris, tandis que **Guillaumin** le « sage d'Ygrande » depuis son lointain Bourbonnais consolide, soutient sans rien lâcher - jusqu'à la fin de ses jours, sachant l'importance des bibliothèques populaires, et persuadé :

12 Cf. notice Émile Guillaumin du dictionnaire Maïtron.

13 Poulaille lance et anime des revues telles que : *Nouvel Age, Prolétariat, A Contre Courant, Maintenant*, ouvre en 1935 un « Musée du soir » à Paris avant la création des Maisons de la culture, adhère aux « Amis du peuple chinois...etc.

"de l'utilité d'amener les humbles à prendre goût aux grandes œuvres de la littérature prolétarienne, réservons donc large place à ces œuvres dans les bibliothèques à leur intention"

Émile Guillaumin, *Le Peuple*, 30 déc. 1930

Ces deux écrivains **venus du peuple, restés peuple**, s'emparent de l'écriture pour dire leur vie, leur culture, écrire la vie... et pas que leur vie personnelle, aussi courbée soit-elle. Ils ont le souci de vouloir publier l'écriture des « courbés », de croiser les cultures des uns, des autres, citadines ou paysannes.

L'attraction passionnée qu'ils attribuent à l'écrit dans ces années troublées, n'a d'équivalent que leur courage militant de poursuivre cet engagement irrévocable : dépasser une littérature dite sociale ou de témoignage engendrée par la misère ouvrière et rurale.

Un engagement difficile à décrypter de nos jours, tant le jeu des forces sociales étaient alors convulsives, tant l'utopie d'une vie juste dans la cité se levait comme **un grand rêve communiste possible et applicable rapidement à toute l'humanité**.

Leur engagement personnel et collectif n'était pas aveugle. Loin de là. Souvent critiqués, parfois désavoués, leur étape finale est hélas marquée par l'oubli à leur égard et par une solitude durement éprouvée.

Le difficile n'est pas de monter, mais en montant rester soi

Nombre des écrivains prolétariens partagent une ligne de conduite puisée chez des écrivains emblématiques : **Edmond Michelet**, pour le 19^{ème} siècle, **Charles Péguy** et **Marcel Martinet** avant 1914, bien que tous deux soient farouchement opposés face à la guerre annoncée.

Après la guerre de 14/18, **Marcel Martinet** plaide pour une culture prolétarienne, levier d'une véritable émancipation ; pour une culture générale jamais dissociée du syndicalisme, en montrant le danger des « deux enseignements » : le primaire qui ne prépare qu'aux travaux subalternes, et le secondaire réservée aux fils de bourgeois, sans oublier le danger des « bourses » qui fabriquent les plus dangereux des jaunes... A la **volonté de parvenir** du prolétariat, il demandait que se joigne le **refus de parvenir** du prolétaire en tant qu'individu.

Dans son *Nouvel âge littéraire Poulaille* cite *Martinet* (à qui il dédie son ouvrage) et consacre de nombreuses pages à *Michelet*, *Péguy* et *Guéhenno*. Il cite le *Michelet* de **1846** avec beaucoup de soins :

Presque toujours ceux qui montent y perdent parce qu'ils se transforment, ils deviennent mixtes, bâtards, ils perdent l'originalité de leur classe, sans gagner celle d'une autre. Le difficile n'est pas de monter, mais en montant rester soi.
- Le Peuple 1846-

Cette dernière phrase est l'**une des clefs majeures** pour comprendre l'intense implication des écrivains prolétariens, et les graves contradictions qu'ils peuvent vivre au quotidien.

Lucien Bourgeois
1882 -1947
Ouvrier, écrivain
auteur de
L'ascension-1925
Partisan du refus
de parvenir ¹⁴



Photo collection Michel Ragon

En effet le prix à payer n'est pas mince pour des autodidactes qui veulent surmonter les barrières sociales qui les assujettissent, qu'ils veulent explorer et dénoncer tout à la fois. Comment s'exhausser de sa gangue sociale et en même temps ne pas trahir ?

Louis Guilloux par exemple refuse d'être enfermé dans sa classe sociale, et affirme le courage de se choisir, d'être infidèle, pour se réaliser.

« *Nos romanciers, nos poètes sont presque tous des déclassés* », note Daniel Halévy en 1935.

¹⁴ Avec l'autorisation d'Albin Michel : Photos de la collection de Michel Ragon, in *Histoire de la Littérature prolétarienne de langue française*. 1986.

Transclasses, Transfuges ou Transplantés ?

On peut choisir. Tous ces mots les désignent tour à tour et les spécifient au hasard de leur parcours ascendant ou descendant...

Il n'est pas contestable qu'une longue et puissante filiation parcourt les écrits de cette littérature naissante portée par des autodidactes et venus du monde des travailleurs voulant s'émanciper.

Dans cette périlleuse position de transition, *la prise d'écriture* reste possible mais au risque de la trahison, aux dépends d'une vie cloisonnée à l'usine, aux champs ou ailleurs. En 1953 Albert Camus y décelait la possibilité d'une **vérité**. Une vérité escamotée par la littérature dominante, uniformisante, devenue une culture « hors sol » de type industriel ou embourgeoisée...

Demain... ?

Au final de cette rapide excursion en littérature prolétarienne ou d'expression populaire, nous vient la question d'une *transmission* à venir, possible, encore imaginable.

Comment cette tradition enfouie, vivante, peut nous inviter à une bondissante *prise d'écriture* au 21ème siècle ? Comment répondre à d'ardents souhaits :

- Quelles *alliances* nouer entre *le monde du travail* et le *monde de la culture et de l'art* - tels que Camus les invoquait à Oslo en 1957- ?
- Quelles *rencontres* susciter entre *travailleurs et intellectuels*, lettrés ou universitaires pour entendre les voix de l'émancipation, pour rompre leur isolement politique et social ?

Puisse *La Grappe*, votre revue préférée, se faire un vigoureux écho à des débats toujours actuels et nécessaires¹⁵.

* *
*

15 Voici à titre d'exemple des écrivains contemporains à inviter à prendre une bière pour causer littérature : Didier **Eribon**, *Retour à Reims*, 2009 - Annie **Ernaux**, *Écrire la vie*, 2011 - N'**Fanteh Minteh**, *La fabrique des transclasses*, 2018 - Nicolas **Mathieu**, *Les enfants après eux*, prix Goncourt 2018 - Joseph **Pontus**, *A la ligne : feuillets d'usine*, 2019. **Nassira et Moaddem**, *Les filles de Romorantin*, 2019. Et sans oublier bien sûr : **Jacques Rancière**, **Nathalie Quintane**...etc.